



**III<sup>e</sup> dimanche du Temps de l'Avent - Année C**  
**Dimanche *Gaudete***  
**Frère Giovanni Battista**  
**Livre du prophète Sophonie 3, 14-18a**  
**Cantique d'Isaïe 12**  
**Lettre de saint Paul apôtre aux Philippiens 4, 4-7**  
**Évangile selon saint Luc 3, 10-18**  
**Église Saint-Gervais - Saint-Prottais, Paris**  
**12 décembre 2021**

La liturgie de ce troisième dimanche du temps de l'Avent est traversée par le thème de la joie, un thème qui n'est pas si facile à aborder, et moins encore à annoncer au cœur d'une humanité blessée comme la nôtre. En effet, et l'expérience de tous les jours pourrait bien nous le confirmer, parler de joie, annoncer la joie et aller même jusqu'à promettre la joie comme le Seigneur le fait, pourrait bien être reçu par nous tous soit comme une moquerie, soit comme une fuite utopique du réel, soit même, comme un manque de respect, comme un manque de sérieux face à un réel souvent douloureux, plein de souffrance, et donc légitimement triste. Car, il ne faut pas avoir honte de l'avouer, nous avons tous droit à la tristesse ; même en tant que chrétiens, nous avons le droit, comme Jésus lors de sa montée à Jérusalem, de rendre notre visage dur comme pierre (cf. Lc 9,51) face à l'avènement de la Croix qui traverse également nos existences. Oui, nous avons le droit de ressentir de la tristesse, mais nous n'avons pas le droit de lui remettre le destin de notre vie. Voilà la grande différence, ou du moins une des grandes différences, entre la tristesse et la joie, entre le désert et la communion dans la Jérusalem céleste. La tristesse et l'aridité du désert pourront bien marquer des phases de notre chemin, caractériser des étapes de notre vie, elles pourront même contribuer aussi mystérieusement à façonner en nous l'homme intérieur, mais elles ne pourront jamais nous posséder de manière définitive jusqu'à nous détourner de cette orientation ultime que le Seigneur a imprimée à nos existences et à nos cœurs : cet appel à la joie, qui dans nos histoires se manifeste par la promesse de la joie, pas seulement d'une joie générique, ni de la joie qui vient de Dieu - ce ne serait pas encore assez. Mais il s'agit de la promesse de la joie de Dieu lui-même, prendre part à la joie de Dieu, se réjouir avec Dieu et de ce qui rend Dieu heureux, voilà l'avenir pour tous les bienheureux en puissance qui nous sommes.

Or, qu'est-ce-que, dans le concret, l'évangile de ce dimanche nous dit de la joie ? Parce que, si l'on s'en tient à la lettre du texte, bien que la joie soit bien présente et explicite dans les deux premières lectures, au contraire dans l'évangile, qui est la plus importante des trois, on n'en trouve même pas l'ombre. Et pire encore, c'est Jean le Baptiste, lui le précurseur, l'ascète, l'homme du désert qui s'habillait de peau de chameau et qui se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage, lui sévère et exigeant, qui proposait à tous la conversion, qui menaçait du châtement divin « *Déjà la cognée se trouve à la racine des arbres : tout arbre qui ne produit pas de bons fruits va être coupé et jeté au feu* » (Mt 3,10), disait-il, lui qui en plus, à cause de sa parole sans duplicité, vraie envers tous, avait attiré sur lui une mort dans des circonstances ridicules, seul, dans un cachot, pour un jeu pervers de sensualité et d'honneur, bref c'est Jean paradoxalement l'emblème de joie que la liturgie de l'Avent voudrait nous inviter à écouter. Est-il vraiment recevable le message de Jean comme un message joyeux, en plus d'un message de pénitence, de conversion, de rappel du jugement divin, recevable comme un témoignage de bonheur ?

La réponse c'est lui-même qui nous la donne, pas dans cette page d'évangile, mais ailleurs : « *Telle est ma joie : elle est parfaite. Lui, - c'est-à-dire le Christ-époux – il faut qu'il grandisse ; et moi, que je diminue* » (Jn 3,29b-30). Voilà, la joie toute particulière, et déjà nous pouvons le dire, même si c'est encore Jean le Baptiste qui parle et non Jésus, une joie toute chrétienne du précurseur du Seigneur. Ce n'est pas n'importe quelle joie, ce n'est pas non plus, comme il a été dit précédemment, la seule joie qui vient de Dieu, mais c'est la joie du Christ qui devient la sienne, le Christ qui grandit, à l'égard duquel Jean est prêt, sans réticences et sans tristesse, à diminuer. Voilà la grandeur de Jean, au sein de tout ce qu'il a pu vivre d'humainement éprouvant : Jean est dans la joie parce qu'il a appris à se réjouir de la joie de Dieu. Et ceux qui apprennent à se réjouir de la

joie de Dieu, petit à petit apprennent aussi à transmettre cette joie, de bonne grâce ou en dépit d'eux-mêmes (car parfois nous collaborons avec cette joie et parfois nous lui faisons obstacle), parce que la joie de Dieu, comme tout ce qui vient de Dieu, d'ailleurs, est destinée à se donner, à se diffuser autour de celui qui l'accueille et qui la vit. On peut donc faire confiance à Jean le Baptiste : oui, cet homme rude et sévère est capable de nous guider sur les chemins de la joie véritable, on peut donc l'écouter avec attention et le suivre.

Comment Jean le Baptiste nous prépare-t-il et nous éduque-t-il à cette joie qui ne vient ni de nous ni de lui ?

Dans notre évangile de ce jour nous trouvons trois petites indications que le précurseur partageait librement avec ceux qui venaient à lui, le cœur et la conscience habités par cette incontournable question, posée à trois reprises : « *Et nous, que devons-nous faire ?* ». C'est ce que nous aussi nous voulons demander à Jean Baptiste en ce dimanche de la joie : « Jean, que devons-nous faire pour prendre part à cette joie véritable ? »

Si on en restait à notre imaginaire on pourrait craindre : maintenant cet homme rude et impitoyable va nous dire, quittez tout et allez au désert, faites pénitence, vendez tous vos biens, enfermez-vous dans la solitude la plus austère etc. Alors que non. Jean offre à ceux qui venaient à lui des indications simples, des conseils à la fois pragmatiques et réalistes adaptés au pas de chacun, des suggestions que ses auditeurs avaient tout à fait la capacité et la possibilité de mettre en pratique<sup>1</sup>. Nous allons voir brièvement ces trois réponses du Baptiste qui, par conséquent, deviennent pour nous comme trois petites clés pour nous préparer, nous disposer à la joie véritable.

1. Voici la première : *les foules qui venaient se faire baptiser par Jean lui demandaient : « Que devons-nous faire ? » Jean leur répondait : « Celui qui a deux vêtements, qu'il partage avec celui qui n'en a pas ; et celui qui a de quoi manger, qu'il fasse de même ! »*. Autrement dit, la joie est faite pour être partagée, et ce partage commence par le partage de ce que nous avons, mais plus profondément de ce que nous sommes. Ce que j'ai peut contribuer à la joie de mes frères et sœurs, mais plus profondément, ce que je suis peut faire la joie de mes frères et sœurs. Et nous le voyons dans notre expérience quotidienne, si le don de quelque chose que nous attendions peut déjà nous réjouir, combien plus le don de nous-mêmes ; dans le concret cela signifie le don de notre temps, de notre sourire, de notre affection, de notre tendresse, de notre écoute. Aimer signifie devenir, comme le disait si simplement et merveilleusement saint Paul, les collaborateurs de la joie de notre frère, de notre prochain, de notre sœur, les collaborateurs de votre joie (cf. 2 Co 1,24). Il n'y a rien qui peut nous réjouir plus que de savoir que par notre personne toute entière, corps, âme et esprit, nous pouvons contribuer à rendre heureux ceux que nous aimons et aussi ceux que nous n'aimons pas encore, ou pas encore pleinement.

2. Mais Jean va encore un peu plus loin, parce que la joie demande aussi de notre part un exercice constant, et voilà le deuxième groupe de pèlerins qui s'adresse à lui : *Des publicains (c'est-à-dire des collecteurs d'impôts) [...] lui dirent : « Maître, que devons-nous faire ? » Il leur répondit : « N'exigez rien de plus que ce qui vous est fixé. »* N'exigez rien de plus, autrement dit, apprenez à discerner la juste mesure ; pas la juste mesure de joie parce que la joie naît justement d'un débordement, mais la juste mesure comme attitude intérieure, donc la modération, la sobriété, la tempérance. Il ne s'agit pas simplement, même si cela est également nécessaire quoique seulement de manière instrumentale, de doser l'usage de nos biens matériels et spirituels, choses et relations, mais plus globalement il s'agit d'apprendre à nous modérer intérieurement, pas simplement pour faire un exercice rude de sobriété, mais pour apprendre à nous réjouir des petites joies - petites pas dans leur essence ou leur qualité mais dans leur visibilité, dans leur manière de se présenter à nous - qui traversent nos vies, et qui risquent de passer inaperçues. Le Seigneur nous les offre, nos frères et sœurs nous les donnent, et elles restent parfois pour nous comme des ultrasons, inaperçues et donc non accueillies. C'est comme, pour donner un autre exemple, ceux qui mangent les aliments avec beaucoup de piment, les choses piquantes : petit à petit leur langue ne réussira plus à sentir les goûts fins, les saveurs délicates qui pour eux n'ont plus de goût, c'est comme s'ils buvaient de l'eau pétillante. C'est un peu la même chose lorsque nous perdons la sobriété intérieure, la modération, la capacité de discerner la juste mesure des choses : nous ratons ainsi plusieurs occasions de joie qui restent invisibles, et pour compenser cette absence nous allons à la recherche des émotions les plus fortes ou des biens les plus chers.

3. Mais pour se préparer à la joie véritable il ne suffit pas de s'ouvrir aux autres, bien que ce soit essentiel, il ne suffit pas non plus d'apprendre à se modérer, mais il faut aller encore un peu plus loin : « *Des soldats lui demandèrent à leur tour : « Et nous, que devons-nous faire ? » Il leur répondit : « Ne faites violence à personne, n'accusez personne à tort ; et contentez-vous de votre solde. »* Qu'y a-t-il de commun entre ne pas faire violence, ne pas accuser à tort, et se contenter de sa solde, de ce qu'on a ? En négatif, de manière immédiate, pourrait-on dire : il ne s'agirait que d'apprendre à se retenir, à retenir les passions qui en nous veulent accaparer le monde entier ; dans ce sens, cette troisième indication serait donc un peu synonyme de la deuxième. Mais en positif cela implique plus qu'un simple exercice de maîtrise de soi ; il s'agit de se tourner, de nous tourner vers

---

1 Cf. E. RONCHI, « Le tre regole indicate da Giovanni per cambiare », dans *Avvenire* du 9 décembre 2021, p. 14.

le Seigneur de nos vies et de l'univers entier. Nous pourrions, en effet, ne pas maltraiter les autres ni en actes ni en paroles, mais les maltraiter intérieurement par nos pensées, nos attitudes ; ce qui nous préservera de cela, c'est de reconnaître en eux la trace, la présence du Seigneur qui les aime et qui nous aime. Nous pourrions nous contenter de ce que nous avons, pas seulement en renonçant à nos biens ou en dépensant moins (la sobriété matérielle) mais, plus profondément, comme l'écrivait le Père Surin, en essayant « *d'appliquer et de joindre ce qui est de plus intérieur en nous à ce qui est de plus intérieur dans les choses que nous faisons*<sup>2</sup> ». Et alors, si nous apprenons à aller de l'intérieur de nous-mêmes, du plus intérieur de notre cœur, au plus intérieur de ce que nous vivons, de la personne que nous rencontrons, des choses que nous faisons, nous découvrirons que l'Essentiel, la source de notre joie, est incroyablement proche de nous. Alors, tout nous suffira lorsque dans toute chose, dans toute personne, nous aurons atteint cet Essentiel porteur de joie.

Voilà les trois petites clés, que Jean, notre ami et l'ami de l'Époux, nous propose pour préparer les chemins du Seigneur ; trois exigences qui sont à la portée de tous pour dilater notre cœur à la joie de Dieu :

1. Être nous-mêmes par ce que nous sommes la joie de nos frères et sœurs ;
2. Cultiver un cœur qui sache discerner et bien peser la juste mesure des choses pour apprendre à reconnaître et à accueillir les petites joies que le Seigneur nous donne ;
3. Chercher en tout temps à nous tourner vers l'Essentiel en tout ce que nous faisons, vivons, et désirons.

Et alors, malgré et au-delà de toutes les sortes de tribulations, incompréhensions, épreuves, peines et fatigues qui peuvent marquer nos existences, nous connaissons enfin la joie que personne ne pourra nous ravir (cf. Jn 16,22).

---

<sup>2</sup> J.-J. SURIN, « Lettre 28 », dans *Correspondance*, Paris, Desclée De Brouwer, 1966, p. 189.